

rés qu'il m'avait donnés; mais il s'était senti, en même temps qu'un vif attrait pour les sciences naturelles, une invincible répugnance pour la pratique de l'art de guérir, qui lui paraissait trop incertain, trop conjectural.

Ne pouvant approfondir également toutes les branches de la science, il s'était attaché de préférence aux papillons, dont les charmantes couleurs, les transformations merveilleuses, les innombrables espèces ont de quoi captiver l'observateur, et qui n'exigent pas un espace et des dépenses trop disproportionnés avec ses ressources. Il avait donc laissé la trousse du docteur pour les épingle et les plaques de lièges. Il fabriquait remplissait, étiquetait lui-même ses cartons, et était parvenu, en plus de trente ans d'efforts assidus à se composer la collection la plus complète de Paris, que cependant tous les jours il perfectionnait encore. Il ne se contentait pas d'observations sur la nature morte, il soignait aussi des œufs, il élevait des chenilles, il assistait à la formation des chrysalides, il épiait leur réveil, et, sur une terrasse exposée au midi, il cultivait des arbustes et des fleurs enfermés sous un menu grillage, cage parfumée où s'abattaient au soleil ces frères et brillants volatiles qui ne gazouillent pas et qui ne vivent qu'un jour.

Je fus frappé de la constance de cette passion unique, qui avait pour objet le symbole même de l'inconstance, et je regrettai d'abord de voir toute une vie d'homme intelligent vouée solitairement à des soins si futiles. Parvenue à ce degré, la persévérance est presque du génie; une pareille faculté d'application, dirigée vers un but plus sérieux, eût pu enfanter de grandes choses, et faire de mon voisin Rigaud une des lumières de l'humanité, au lieu d'un stérile maniaque. D'un héros à un fou, il n'y a souvent pas plus loin que du sublime au ridicule.—Mais je réfléchis que sans doute quelque chagrin profond, quelque blessure inguérissable du cœur l'avait dévoré dès sa jeunesse, et cette pensée m'émua pour lui d'une véritable sympathie. D'ailleurs cet homme avait une autre existence honorable et utile que je n'avais pas sous les yeux; dans ses fonctions administratives, il était certainement esclave du devoir, droit et probe jusqu'au scrupule; il payait sa dette à la société, il lui rendait tous les jours d'éminents services.

Je n'avais pas à critiquer l'emploi de ses loisirs. Tant d'autres, à qui l'on ne songe à rien reprocher, les emploient d'une manière plus frivole encore, et surtout moins innocente! Et puis, est-ce donc une science vaine que celle de la nature? La contemplation des merveilles de la création n'élève-t-elle pas l'âme jusqu'à l'adoration de leur divin auteur visible dans la magnificence de ses œuvres! Je rendis donc bientôt à mon voisin Rigaud toute mon estime, qu'au premier moment j'avais été tenté de lui marchandier.

Il ouvrit devant moi ses trésors, en m'expliquant que depuis plusieurs années il n'avait fait cet honneur à personne. Une séance eût été bien insuffisante; mais encouragé par son empressement et son obligeance, je multipliai mes visites. A chaque fois il déployait sous mes yeux quelques nouvelles richesses, en suivant méthodiquement l'ordre de ses classifications. J'ai souvent remarqué que les hommes les plus taciturnes, et qui ordinairement recherchent le plus la solitude, deviennent d'une singulière loquacité lorsqu'une circonstance extraordinaire fait violence à leurs habitudes: il semble que les paroles

longtemps comprimées rompent leur digue, et s'échappent avec d'autant plus d'abondance. Ainsi faisait mon voisin Rigaud, il détaillait complaisamment la composition de chacun de ses cartons, l'historique des efforts faits pour se procurer les sujets rares et précieux.

Sa physionomie si calme se transfigurait de plaisir lorsqu'il me montrait tel papillon qu'il était le seul à posséder à Paris, et qu'il avait obtenu d'un échange avec un amateur de Calcutta. Il paraissait satisfait de l'attention que lui prêtait son profane auditeur, et je dois dire qu'en effet je trouvais à ses démonstrations un intérêt inattendu. Son élocution était rapide, correcte, élégante même, mais d'une désolante sécheresse, et complètement dépourvue du sentiment poétique et religieux qui me semble devoir animer les tableaux de la nature.

Un jour, nous étions assis côte à côte sur des bancs, au milieu de sa silencieuse volière. C'était une douce et pure matinée du mois de juin, c'était le jour solennel de la Fête-Dieu. Je remarquai avec peine, bien que ce ne fût pas une observation nouvelle, que mon docte professeur avait sa robe de chambre et ses pantoufles, en homme qui, le dimanche, ne sortait jamais. Le ciel était sans nuages; les rayons du soleil échauffaient la terrasse et y épanouissaient mille fleurs dont de nombreux papillons se disputaient les sucs embaumés. Les bruits de la grande ville n'arrivaient à nos oreilles qu'en échos affaiblis, parmi lesquels je distinguais l'appel chrétien des cloches de plusieurs églises. Je fus pris d'un mouvement d'attendrissement en pensant aux joies si vives de mon enfance, à ces belles processions matinales que j'ai suivies dans des campagnes religieuses, où l'homme et la nature semblent confondre leurs hommages pour célébrer ce jour, qui est véritablement la fête de la création.

En ce moment, mon voisin ne m'apparut plus que comme un froid assemblé d'insectes, inférieur aux objets même de sa folle manie; car ses papillons du moins battaient des ailes comme s'ils étaient impatients de s'échapper de leur prison pour aller se mêler à l'harmonie universelle; et dans leur prison même ils avaient un air de fête, et racontaient à leur manière la gloire de Dieu. J'en vis un qui se collait contre le grillage et paraissait chercher une issue; je le saisis par ses blanches ailes repliées, en m'attachant à en froisser le moins possible les poudreuses écailles, et soulevant résolument un des châtis je le lançai dans l'espace.

Va, lui dis-je tout haut en suivant des yeux les capricieuses évolutions de son libre essor, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans un rayon du soleil, va, créature éphémère, où le souffle de la brise t'emporte, où je voudrais voler avec toi. Si ta vie est courte, qu'au moins elle soit heureuse, et que ton jour unique soit le plus beau de tous les jours. Hâte-toi de franchir les faites de ces tristes maisons, dont la plupart ne font monter vers le ciel que de la fumée; sors de la cité ingrate, va loin, bien loin, jusqu'à cette humble village dont je ne désapprendrai jamais le chemin. Là tu trouveras la joie dans tous les cœurs et sur tous les fronts. Là, tu entendras de pieux cantiques s'élever du creux des vallées, avec le chant des oiseaux, avec le bourdonnement des abeilles, avec la voix argentine des cloches, avec le murmure des ruisseaux. Là, entre les haies d'aubépine, d'ajoncs et de genêts dorés, tu verras serpenter les croix, les bannières, les drapeaux bigarrés; les images des saints; tu verras